

Albert Camus

raidillon : petit sentier en pente raide.**attenant** : à côté de.**sautes** : brusques changements dans la direction du vent.
appentis : toit en auvent à une seule pente adossé à un mur et soutenu par des poteaux.**torréfiée** : calcinée.

L INSTITUTEUR regardait les deux hommes monter vers lui. L'un était à cheval, l'autre à pied. Ils n'avaient pas encore entamé le raidillon* abrupt qui menait à l'école, bâtie au flanc de la colline. Ils peinaient, progressant lentement dans la neige, entre les pierres, sur l'immense étendue du haut plateau désert. De temps en temps, le cheval bronchait visiblement. On ne l'entendait pas encore, mais on voyait le jet de vapeur qui sortait alors de ses naseaux. L'un des hommes, au moins, connaissait le pays. Ils suivaient la piste qui avait pourtant disparu depuis plusieurs jours sous une couche blanche et sale. L'instituteur calcula qu'ils ne seraient pas sur la colline avant une demi-heure. Il faisait froid ;

il rentra dans l'école pour chercher un chandail. Il traversa la salle de classe vide et glacée. Sur le tableau noir les quatre fleuves de France, dessinés avec quatre craies de couleurs différentes, coulaient vers leur estuaire depuis trois jours. La neige était tombée brutalement à la mi-octobre, après huit mois de sécheresse, sans que la pluie eût apporté une transition et la vingtaine d'élèves qui habitaient dans les villages disséminés sur le plateau ne venaient plus. Il fallait attendre le beau temps. Daru ne chauffait plus que l'unique pièce qui constituait son logement, attenant* à la classe, et ouvrant aussi sur le plateau à l'est. Une fenêtre donnait encore, comme celles de la classe, sur le midi. De ce côté, l'école se trouvait à quelques kilomètres de l'endroit où le plateau commençait à descendre vers le sud. Par temps clair, on pouvait apercevoir les masses violettes du contrefort montagneux où s'ouvrait la porte du désert.

Un peu réchauffé, Daru retourna à la fenêtre d'où il avait, pour la première fois, aperçu les deux hommes. On ne les voyait plus. Ils avaient donc attaqué le raidillon. Le ciel était moins foncé : dans la nuit, la neige avait cessé de tomber. Le matin s'était levé sur une lumière sale qui s'était à peine renforcée à mesure que le plafond de nuages remontait. A deux heures de l'après-midi, on eût dit que la journée commençait seulement. Mais cela valait mieux que ces trois jours où l'épaisse neige tombait au milieu des ténèbres incessantes, avec de petites sautes* de vent qui venaient secouer la double porte de la classe. Daru patientait alors de longues heures dans sa chambre, dont il ne sortait que pour aller sous l'appentis*, soigner les poules et puiser dans la provision de charbon. Heureusement, la camionnette de Tadjid, le village le plus proche au nord, avait apporté le ravitaillement deux jours avant la tourmente. Elle reviendrait dans quarante-huit heures.

Il avait d'ailleurs de quoi soutenir un siège, avec les sacs de blé qui encombraient la petite chambre et que l'administration lui laissait en réserve pour distribuer à ceux de ses élèves dont les familles avaient été victimes de la sécheresse. En réalité, le malheur les avait tous atteints puisque tous étaient pauvres. Chaque jour, Daru distribuait une ration aux petits. Elle leur avait manqué, il le savait bien, pendant ces mauvais jours. Peut-être un des pères ou grands frères viendrait ce soir et il pourrait les ravitailler en grains. Il fallait faire la soudure avec la prochaine récolte, voilà tout. Des navires de blé arrivaient maintenant de France, le plus dur était passé. Mais il serait difficile d'oublier cette misère, cette armée de fantômes haillonneux errant dans le soleil, les plateaux calcinés mois après mois, la terre recroquevillée peu à peu, littéralement torréfiée*, chaque pierre éclatant en poussière sous le pied. Les moutons mouraient alors par milliers, et

quelques hommes, çà et là, sans qu'on puisse toujours le savoir.

Devant cette misère, lui qui vivait presque en moine dans cette école perdue,
50 content d'ailleurs du peu qu'il avait, et de cette vie rude, s'était senti un seigneur,
avec ses murs crépis, son divan étroit, ses étagères de bois blanc, son puits, et
son ravitaillement hebdomadaire en eau et en nourriture. Et, tout d'un coup,
cette neige, sans avertissement, sans la détente de la pluie. Le pays était ainsi,
cruel à vivre, même sans les hommes, qui, pourtant, n'arrangeaient rien. Mais
55 Daru y était né. Partout ailleurs, il se sentait en exilé.

Il sortit et avança sur le terre-plein devant l'école. Les deux hommes étaient
maintenant à mi-pente. Il reconnut dans le cavalier Balducci, le vieux gendarme
qu'il connaissait depuis longtemps. Balducci tenait au bout d'une corde un
Arabe qui avançait derrière lui, les mains liées, le front baissé. Le gendarme fit
60 un geste de salutation auquel Daru ne répondit pas, tout entier occupé à regarder
l'Arabe vêtu d'une djellaba* autrefois bleue, les pieds dans des sandales,
mais couverts de chaussettes en grosse laine grège, la tête coiffée d'un chèche*
étroit et court. Ils approchaient. Balducci maintenait sa bête au pas pour ne pas
blesser l'Arabe et le groupe avançait lentement.

65 A portée de voix, Balducci cria : « Une heure pour faire les trois kilomètres d'El
Ameur ici ! » Daru ne répondit pas. Court et carré dans son chandail épais, il les
regardait monter. Pas une seule fois, l'Arabe n'avait levé la tête. « Salut, dit
Daru, quand ils débouchèrent sur le terre-plein. Entrez vous réchauffer. » Bal-
ducci descendit péniblement de sa bête, sans lâcher la corde. Il sourit à l'institu-
70 teur sous ses moustaches hérissées. Ses petits yeux sombres, très enfoncés sous
le front basané, et sa bouche entourée de rides, lui donnaient un air attentif et
appliqué. Daru prit la bride, conduisit la bête vers l'appentis, et revint vers les
deux hommes qui l'attendaient maintenant dans l'école. Il les fit pénétrer dans
sa chambre. « Je vais chauffer la salle de classe, dit-il. Nous y serons plus à
75 l'aise. » Quand il entra de nouveau dans la chambre, Balducci était sur le divan.
Il avait dénoué la corde qui le liait à l'Arabe et celui-ci s'était accroupi près du
poêle. Les mains toujours liées, le chèche maintenant poussé en arrière, il regardait
vers la fenêtre. Daru ne vit d'abord que ses énormes lèvres, pleines, lisses,
presque négroïdes ; le nez cependant était droit, les yeux sombres, pleins de fièvre.
80 Le chèche découvrait un front buté et, sous la peau recuite mais un peu
décolorée par le froid, tout le visage avait un air à la fois inquiet et rebelle qui
frappa Daru quand l'Arabe, tournant son visage vers lui, le regarda droit dans
les yeux. « Passez à côté, dit l'instituteur, je vais vous faire du thé à la menthe.
— Merci dit Balducci. Quelle corvée ! Vivement la retraite. » Et s'adressant en
85 arabe à son prisonnier : « Viens, toi. » L'Arabe se leva et, lentement, tenant ses
poignets joints devant lui, passa dans l'école.

Avec le thé, Daru apporta une chaise. Mais Balducci trônait déjà sur la première
table d'élève et l'Arabe s'était accroupi contre l'estrade du maître, face au poêle
qui se trouvait entre le bureau et la fenêtre. Quand il tendit le verre de thé au pri-
90 sonnier, Daru hésita devant ses mains liées. « On peut le délier, peut-être ? —
Sûr, dit Balducci. C'était pour le voyage. » Il fit mine de se lever. Mais Daru,
posant le verre sur le sol, s'était agenouillé près de l'Arabe. Celui-ci, sans rien
dire, le regardait faire de ses yeux fiévreux. Les mains libres, il frotta l'un contre
l'autre ses poignets gonflés, prit le verre de thé et aspira le liquide brûlant, à peti-
95 tes gorgées rapides.

— Bon, dit Daru. Et comme ça, où allez-vous ?

Balducci retira sa moustache du thé : « Ici, fils.

— Drôles d'élèves ! Vous couchez ici ?

— Non. Je vais retourner à El Ameur. Et toi, tu livreras le camarade à Tin-
100 guit. On l'attend à la commune mixte* . »

Balducci regardait Daru avec un petit sourire d'amitié.

— Qu'est-ce que tu racontes, dit l'instituteur. Tu te fous de moi ?

chèche : longue écharpe
qui sert de turban.

mixte : composée de
représentants des deux
communautés.

- Non, fils. Ce sont les ordres.
 — Les ordres ? Je ne suis pas...
- 105 Daru hésita ; il ne voulait pas peiner le vieux Corse.
 — Enfin, ce n'est pas mon métier.
 — Eh ! Qu'est-ce que ça veut dire ? A la guerre, on fait tous les métiers.
 — Alors, j'attendrai la déclaration de guerre !
 Balducci approuva de la tête.
- 110 — Bon. Mais les ordres sont là et ils te concernent aussi. Ça bouge, paraît-il. On parle de révolte prochaine. Nous sommes mobilisés, dans un sens.
 Daru gardait son air buté.
 — Écoute, fils, dit Balducci. Je t'aime bien, il faut comprendre. Nous sommes une douzaine à El Ameur pour patrouiller dans le territoire d'un petit département et je dois rentrer. On m'a dit de te confier ce zèbre et de rentrer sans tarder. On ne pouvait pas le garder là-bas. Son village s'agitait, ils voulaient le reprendre. Tu dois le mener à Tinguit dans la journée de demain. Ce n'est pas une vingtaine de kilomètres qui font peur à un costaud comme toi. Après, ce sera fini. Tu retrouveras tes élèves et la bonne vie.
- 115 Derrière le mur, on entendit le cheval s'ébrouer et frapper du sabot. Daru regardait par la fenêtre. Le temps se levait décidément, la lumière s'élargissait sur le plateau neigeux. Quand toute la neige serait fondue, le soleil régnerait de nouveau et brûlerait une fois de plus les champs de pierre. Pendant des jours, encore, le ciel inaltérable déverserait sa lumière sèche sur l'étendue solitaire où rien ne rappelait l'homme.
- 120 — Enfin, dit-il, en se retournant vers Balducci, qu'est-ce qu'il a fait ?
 Et il demanda, avant que le gendarme ait ouvert la bouche :
 — Il parle français ?
 — Non, pas un mot. On le recherchait depuis un mois, mais ils le cachaient.
- 130 Il a tué son cousin.
 — Il est contre nous* ?
 — Je ne crois pas. Mais on ne peut jamais savoir.
 — Pourquoi a-t-il tué ?
 — Des affaires de famille, je crois. L'un devait du grain à l'autre, paraît-il. Ça n'est pas clair. Enfin, bref, il a tué le cousin d'un coup de serpe*. Tu sais, comme au mouton, zic !...
- 135 Balducci fit le geste de passer une lame sur sa gorge et l'Arabe, son attention attirée, le regardait avec une sorte d'inquiétude. Une colère subite vint à Daru contre cet homme, contre tous les hommes et leur sale méchanceté, leurs haines inlassables, leur folie du sang.
- 140 Mais la bouilloire chantait sur le poêle. Il resservit du thé à Balducci, hésita, puis servit à nouveau l'Arabe qui, une seconde fois, but avec avidité. Ses bras soulevés entrebâillaient maintenant la djellaba* et l'instituteur aperçut sa poitrine maigre et musclée.
- 145 — Merci, petit, dit Balducci. Et maintenant, je file.
 Il se leva et se dirigea vers l'Arabe, en tirant une cordelette de sa poche.
 — Qu'est-ce que tu fais ? demanda sèchement Daru.
 Balducci, interdit, lui montra la corde.
 — Ce n'est pas la peine.
- 150 Le vieux gendarme hésita :
 — Comme tu voudras. Naturellement, tu es armé ?
 — J'ai mon fusil de chasse.
 — Où ?
 — Dans la malle.
 155 — Tu devrais l'avoir près de ton lit.
 — Pourquoi ? Je n'ai rien à craindre.
 — Tu es sonné, fils. S'ils se soulèvent, personne n'est à l'abri, nous sommes tous dans le même sac.

contre nous : contre les Français qui habitent en Algérie.

serpe : outil avec une lame.

djellaba : longue robe à manches longues et à capuchon, portée par les hommes et les femmes, en Afrique du Nord.

— Je me défendrai. J'ai le temps de les voir arriver.

160 Balducci se mit à rire, puis la moustache vint soudain recouvrir les dents encore blanches.

— Tu as le temps ? Bon. C'est ce que je disais. Tu as toujours été un peu fêlé. C'est pour ça que je t'aime bien, mon fils était comme ça. Il tirait en même temps son revolver et le posait sur le bureau.

165 — Garde-le, je n'ai pas besoin de deux armes d'ici El Aneur.

Le revolver brillait sur la peinture noire de la table. Quand le gendarme se retourna vers lui, l'instituteur sentit son odeur de cuir et de cheval.

— Écoute, Balducci, dit Daru soudainement, tout ça me dégoûte, et ton gars le premier. Mais je ne le livrerai pas. Me battre, oui, s'il le faut. Mais pas ça.

170 Le vieux gendarme se tenait devant lui et le regardait avec sévérité.

— Tu fais des bêtises, dit-il lentement. Moi non plus, je n'aime pas ça. Mettre une corde à un homme, malgré les années, on ne s'y habitue pas et même, oui, on a honte. Mais on ne peut pas les laisser faire.

— Je ne le livrerai pas, répéta Daru.

175 — C'est un ordre, fils. Je te le répète.

— C'est ça. Répète-leur ce que je t'ai dit : je ne le livrerai pas.

Balducci faisait un visible effort de réflexion. Il regardait l'Arabe et Daru. Il se décida enfin.

180 — Non. Je ne leur dirai rien. Si tu veux nous lâcher, à ton aise, je ne te dénoncerai pas. J'ai l'ordre de livrer le prisonnier : je le fais. Tu vas maintenant me signer le papier.

— C'est inutile. Je ne nierai pas que tu me l'as laissé.

— Ne sois pas méchant avec moi. Je sais que tu diras la vérité. Tu es d'ici, tu es un homme. Mais tu dois signer, c'est la règle.

185 Daru ouvrit son tiroir, tira une petite bouteille carrée d'encre violette, le porte-plume de bois rouge avec la plume *sergent-major* qui lui servait à tracer les modèles d'écriture et il signa. Le gendarme plia soigneusement le papier et le mit dans son portefeuille. Puis il se dirigea vers la porte.

— Je vais t'accompagner, dit Daru.

190 — Non, dit Balducci. Ce n'est pas la peine d'être poli. Tu m'as fait un affront.

Il regarda l'Arabe, immobile, à la même place, renifla d'un air chagrin et se détourna vers la porte : « Adieu, fils », dit-il. La porte battit derrière lui. Balducci surgit devant la fenêtre puis disparut. Ses pas étaient étouffés par la neige. Le cheval s'agita derrière la cloison, des poules s'effarèrent. Un moment après, Bal-

195 ducci repassa devant la fenêtre tirant le cheval par la bride*. Il avançait vers le raidillon sans se retourner, disparut le premier et le cheval le suivit. On entendit une grosse pierre rouler mollement. Daru revint vers le prisonnier qui n'avait pas bougé, mais ne le quittait pas des yeux. « Attends », dit l'instituteur en arabe, et il se dirigea vers la chambre. Au moment de passer le seuil, il se ravisa, alla au
200 bureau, prit le revolver et le fourra dans sa poche. Puis, sans se retourner, il entra dans sa chambre.

Longtemps, il resta étendu sur son divan à regarder le ciel se fermer peu à peu, à écouter le silence. C'était ce silence qui lui avait paru pénible les premiers jours de son arrivée, après la guerre. Il avait demandé un poste dans la petite ville au
205 pied des contreforts qui séparent du désert les hauts plateaux. Là, des murailles rocheuses, vertes et noires au nord, roses ou mauves au sud, marquaient la frontière de l'éternel été. On l'avait nommé à un poste plus au nord, sur le plateau même. Au début, la solitude et le silence lui avaient été durs sur ces terres ingrates, habitées seulement par des pierres. Parfois, des sillons faisaient croire à
210 des cultures, mais ils avaient été creusés pour mettre au jour une certaine pierre, propice à la construction. On ne labourait ici que pour récolter des cailloux. D'autres fois, on grattait quelques copeaux de terre, accumulée dans des creux, dont on engraisserait les maigres jardins des villages. C'était ainsi, le caillou seul

bride : partie du harnais du cheval.

couvrait les trois quarts de ce pays. Les villes y naissaient, brillaient, puis disparaissaient ; les hommes y passaient, s'aimaient ou se mordaient à la gorge, puis mouraient. Dans ce désert, personne, ni lui ni son hôte n'étaient rien. Et pourtant, hors de ce désert, ni l'un ni l'autre, Daru le savait, n'auraient pu vivre vraiment.

Quand il se leva, aucun bruit ne venait de la salle de classe. Il s'étonna de cette joie franche qui lui venait à la seule pensée que l'Arabe avait pu fuir et qu'il allait se retrouver seul sans avoir rien à décider. Mais le prisonnier était là. Il s'était seulement couché de tout son long entre le poêle et le bureau. Les yeux ouverts, il regardait le plafond. Dans cette position, on voyait surtout ses lèvres épaisses qui lui donnaient un air boudeur. « Viens », dit Daru. L'Arabe se leva et le suivit. Dans la chambre, l'instituteur lui montra une chaise près de la table, sous la fenêtre. L'Arabe prit place sans cesser de regarder Daru.

— Tu as faim ?

— Oui, dit le prisonnier.

Daru installa deux couverts. Il prit de la farine et de l'huile, pétrit dans un plat une galette et alluma le petit fourneau à butagaz. Pendant que la galette cuisait, il sortit pour ramener de l'appentis du fromage, des œufs, des dattes et du lait condensé. Quand la galette fut cuite, il la mit à refroidir sur le rebord de la fenêtre, fit chauffer du lait condensé étendu d'eau et, pour finir, battit les œufs en omelette. Dans un de ses mouvements, il heurta le revolver enfoncé dans sa poche droite. Il posa le bol, passa dans la salle de classe et mit le revolver dans le tiroir de son bureau. Quand il revint dans la chambre, la nuit tombait. Il donna de la lumière et servit l'Arabe : « Mange », dit-il.

L'autre prit un morceau de galette, le porta vivement à sa bouche et s'arrêta.

— Et toi ? dit-il.

— Après toi. Je mangerai aussi.

Les grosses lèvres s'ouvrirent un peu, l'Arabe hésita, puis il mordit résolument dans la galette. Le repas fini, l'Arabe regardait l'instituteur.

— C'est toi le juge ?

— Non, je te garde jusqu'à demain.

— Pourquoi tu manges avec moi ?

— J'ai faim.

L'autre se tut. Daru se leva et sortit. Il ramena un lit de camp de l'appentis, l'étendit entre la table et le poêle, perpendiculairement à son propre lit. D'une grande valise qui, debout dans un coin, servait d'étagère à dossiers, il tira deux couvertures qu'il disposa sur le lit de camp. Puis il s'arrêta, se sentit oisif, s'assit sur son lit. Il n'y avait plus rien à faire ni à préparer. Il fallait regarder cet homme. Il le regardait donc, essayant d'imaginer ce visage emporté de fureur. Il n'y parvenait pas. Il voyait seulement le regard à la fois sombre et brillant, et la bouche animale.

— Pourquoi tu l'as tué ? dit-il d'une voix dont l'hostilité le surprit.

L'Arabe détourna son regard.

— Il s'est sauvé. J'ai couru derrière lui.

Il releva les yeux sur Daru et ils étaient pleins d'une sorte d'interrogation malheureuse.

— Maintenant, qu'est-ce qu'on va me faire ?

— Tu as peur ?

L'autre se raidit, en détournant les yeux.

— Tu regrettes ?

L'Arabe le regarda, bouche ouverte. Visiblement, il ne comprenait pas. L'irritation gagnait Daru. En même temps, il se sentait gauche et emprunté dans son gros corps, coincé entre les deux lits.

— Couche-toi là, dit-il avec impatience. C'est ton lit.

L'Arabe ne bougeait pas. Il appela Daru :

oisif : sans savoir quoi faire.

— Dis !

270 L'instituteur le regarda.

— Le gendarme revient demain ?

— Je ne sais pas.

— Tu viens avec nous ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

275 Le prisonnier se leva et s'étendit à même les couvertures, les pieds vers la fenêtre. La lumière de l'ampoule électrique lui tombait droit dans les yeux qu'il ferma aussitôt.

— Pourquoi ? répéta Daru, planté devant le lit.

280 L'Arabe ouvrit les yeux sous la lumière aveuglante et le regarda en s'efforçant de ne pas battre les paupières.

— Viens avec nous, dit-il.

Au milieu de la nuit, Daru ne dormait toujours pas. Il s'était mis au lit après s'être complètement déshabillé : il couchait nu habituellement. Mais quand il se trouva sans vêtements dans la chambre, il hésita. Il se sentait vulnérable*, la tentation
285 lui vint de se rhabiller. Puis il haussa les épaules ; il en avait vu d'autres et, s'il le fallait, il casserait en deux son adversaire. De son lit, il pouvait l'observer, étendu sur le dos, toujours immobile et les yeux fermés sous la lumière violente. Quand Daru éteignit, les ténèbres semblèrent se congeler d'un coup. Peu à peu, la nuit redevint vivante dans la fenêtre où le ciel sans étoiles remuait doucement. L'ins-
290 tituteur distingua bientôt le corps étendu devant lui. L'Arabe ne bougeait toujours pas, mais ses yeux semblaient ouverts. Un léger vent rôdait autour de l'école. Il chasserait peut-être les nuages et le soleil reviendrait.

Dans la nuit, le vent grandit. Les poules s'agitèrent un peu, puis se turent. L'Arabe se retourna sur le côté, présentant le dos à Daru et celui-ci crut l'entendre
295 gémir. Il guetta ensuite sa respiration, devenue plus forte et plus régulière. Il écoutait ce souffle si proche et rêvait sans pouvoir s'endormir. Dans la chambre où, depuis un an, il dormait seul, cette présence le gênait. Mais elle le gênait aussi parce qu'elle lui imposait une sorte de fraternité qu'il refusait dans les circonstances présentes et qu'il connaissait bien : les hommes, qui partagent les
300 mêmes chambres, soldats ou prisonniers, contractent un lien étrange comme si, leurs armures quittées avec les vêtements, ils se rejoignaient chaque soir, pardessus leurs différences, dans la vieille communauté du songe et de la fatigue. Mais Daru se secouait, il n'aimait pas ces bêtises, il fallait dormir.

Un peu plus tard pourtant, quand l'Arabe bougea imperceptiblement, l'instituteur
305 ne dormait toujours pas. Au deuxième mouvement du prisonnier, il se raidit, en alerte. L'Arabe se soulevait lentement sur les bras, d'un mouvement presque somnambulique. Assis sur le lit, il attendit, immobile, sans tourner la tête vers Daru, comme s'il écoutait de toute son attention. Daru ne bougea pas : il venait de penser que le revolver était resté dans le tiroir de son bureau. Il valait
310 mieux agir tout de suite. Il continua cependant d'observer le prisonnier qui, du même mouvement huilé, posait ses pieds sur le sol, attendait encore, puis commençait à se dresser lentement. Daru allait l'interpeller quand l'Arabe se mit en marche, d'une allure naturelle cette fois, mais extraordinairement silencieuse. Il allait vers la porte du fond qui donnait sur l'appentis. Il fit jouer le loquet avec
315 précaution et sortit en repoussant la porte derrière lui, sans la refermer. Daru n'avait pas bougé : « Il fuit, pensait-il seulement. Bon débarras ! ». Il tendit pourtant l'oreille. Les poules ne bougeaient pas : l'autre était donc sur le plateau. Un faible bruit d'eau lui parvint alors dont il ne comprit ce qu'il était qu'au moment où l'Arabe s'encadra de nouveau dans la porte, la referma avec soin,
320 et vint se recoucher sans un bruit. Alors Daru lui tourna le dos et s'endormit. Plus tard encore, il lui sembla entendre, du fond de son sommeil, des pas furtifs* autour de l'école. « Je rêve, je rêve ! » se répétait-il. Et il dormait.

Quand il se réveilla, le ciel était découvert ; par la fenêtre mal jointe entra un air

vulnérable : sans défense.

des pas furtifs : des pas discrets que l'on tente de cacher.

froid et pur. L'Arabe dormait, recroquevillé maintenant sous les couvertures, la
325 bouche ouverte, totalement abandonné. Mais quand Daru le secoua, il eut un
sursaut terrible, regardant Daru sans le reconnaître avec des yeux fous et une
expression si apeurée que l'instituteur fit un pas en arrière. « N'aie pas peur.
C'est moi. Il faut manger ». L'Arabe secoua la tête et dit oui. Le calme était
revenu sur son visage, mais son expression restait absente et distraite.

330 Le café était prêt. Ils le burent, assis tous deux sur le lit de camp, en mordant
leurs morceaux de galette. Puis Daru mena l'Arabe sous l'appentis et lui montra
le robinet où il faisait sa toilette. Il rentra dans la chambre, plia les couvertures et
le lit de camp, fit son propre lit et mit la pièce en ordre. Il sortit alors sur le terre-
335 plein en passant par l'école. Le soleil montait déjà dans le ciel bleu ; une lumière
tendre et vive inondait le plateau désert. Sur le raidillon, la neige fondait par
endroits. Les jeunes allaient apparaître de nouveau. Accroupi au bord du pla-
teau, l'instituteur contemplait l'étendue déserte. Il pensait à Balducci. Il lui avait
fait de la peine, il l'avait renvoyé, d'une certaine manière, comme s'il ne voulait
340 pas être dans le même sac. Il entendait encore l'adieu du gendarme et, sans
savoir pourquoi, il se sentait étrangement vide et vulnérable. A ce moment, de
l'autre côté de l'école, le prisonnier toussa. Daru l'écouta, presque malgré lui,
puis, furieux, jeta un caillou qui siffla dans l'air avant de s'enfoncer dans la
neige. Le crime imbécile de cet homme le révoltait, mais le livrer était contraire à
345 l'honneur : d'y penser seulement le rendait fou d'humiliation. Et il maudissait à
la fois les siens qui lui envoyaient cet Arabe et celui-ci qui avait osé tuer et n'avait
pas su s'enfuir. Daru se leva, tourna en rond sur le terre-plein, attendit, immo-
bile, puis entra dans l'école.

L'Arabe, penché sur le sol cimenté de l'appentis, se lavait les dents avec deux
doigts. Daru le regarda puis : « Viens », dit-il. Il rentra dans la chambre, devant le
350 prisonnier. Il enfila une veste de chasse sur son chandail et chaussa des souliers
de marche. Il attendit debout que l'Arabe eût remis son chèche et ses sandales.
Ils passèrent dans l'école et l'instituteur montra la sortie à son compagnon.
« Va », dit-il. L'autre ne bougea pas. « Je viens », dit Daru. L'Arabe sortit. Daru
rentra dans la chambre et fit un paquet avec des biscottes, des dattes et du
355 sucre. Dans la salle de classe, avant de sortir, il hésita une seconde devant son
bureau, puis il franchit le seuil de l'école et boucla la porte. « C'est par là », dit-il.
Il prit la direction de l'est, suivi par le prisonnier. Mais, à une faible distance de
l'école, il lui sembla entendre un léger bruit derrière lui. Il revint sur ses pas, ins-
pecta les alentours de la maison : il n'y avait personne. L'Arabe le regardait
360 faire, sans paraître comprendre. « Allons », dit Daru.

Ils marchèrent une heure et se reposèrent auprès d'une sorte d'aiguille calcaire.
La neige fondait de plus en plus vite, le soleil pompait aussitôt les flaques, net-
toyait à toute allure le plateau qui, peu à peu, devenait sec et vibrait comme l'air
lui-même. Quand ils reprirent la route, le sol résonnait sous leurs pas. De loin en
365 loin, un oiseau fendait l'espace devant eux avec un cri joyeux. Daru buvait, à
profondes aspirations, la lumière fraîche. Une sorte d'exaltation* naissait en lui
devant le grand espace familial, presque entièrement jaune maintenant, sous sa
calotte de ciel bleu. Ils marchèrent encore une heure, en descendant vers le sud.
Ils arrivèrent à une sorte d'éminence* aplatie, faite de rochers friables. A partir de
370 là, le plateau dévalait, à l'est, vers une plaine basse où l'on pouvait distinguer
quelques arbres maigres et, au sud, vers des amas rocheux qui donnaient au
paysage un aspect tourmenté.

Daru inspecta les deux directions. Il n'y avait que le ciel à l'horizon, pas un
homme ne se montrait. Il se tourna vers l'Arabe, qui le regardait sans compren-
375 dre. Daru lui tendit un paquet : « Prends, dit-il, Ce sont des dattes, du pain, du
sucre. Tu peux tenir deux jours. Voilà mille francs aussi. » L'Arabe prit le paquet
et l'argent, mais il gardait ses mains pleines à hauteur de la poitrine, comme s'il
ne savait que faire de ce qu'on lui donnait. « Regarde maintenant, dit l'institu-

exaltation : ardeur,
enthousiasme.

éminence : zone surélevée.

teur, et il lui montrait la direction de l'est, voilà la route de Tinguit. Tu as deux
380 heures de marche. A Tinguit, il y a l'administration et la police. Ils t'attendent. »
L'arabe regardait vers l'est, retenant toujours contre lui le paquet et l'argent.
Daru lui prit le bras et lui fit faire, sans douceur, un quart de tour vers le sud. Au
pied de la hauteur où ils se trouvaient, on devinait un chemin à peine dessiné.
« Ça, c'est la piste qui traverse le plateau. A un jour de marche d'ici, tu trouveras
385 les pâturages et les premiers nomades. Ils t'accueilleront et t'abriteront, selon
leur loi. » L'Arabe s'était retourné maintenant vers Daru et une sorte de panique
se levait sur son visage : « Écoute », dit-il. Daru secoua la tête : « Non, tais-toi.
Maintenant, je te laisse. » Il lui tourna le dos, fit deux grands pas dans la direc-
tion de l'école, regarda d'un air indécis l'Arabe immobile et repartit. Pendant
390 quelques minutes, il n'entendit plus que son propre pas, sonore sur la terre
froide, et il ne détourna pas la tête. Au bout d'un moment, pourtant, il se
retourna. L'Arabe était toujours là, au bord de la colline, les bras pendants main-
tenant, et il regardait l'instituteur. Daru sentit sa gorge se nouer. Mais il jura
d'impatience, fit un grand signe, et repartit. Il était déjà loin quand il s'arrêta de
395 nouveau et regarda. Il n'y avait plus personne sur la colline.

Daru hésita. Le soleil était maintenant assez haut dans le ciel et commençait de
lui dévorer le front. L'instituteur revint sur ses pas, d'abord un peu incertain,
puis avec décision. Quand il parvint à la petite colline, il ruisselait de sueur. Il la
gravit à toute allure et s'arrêta, essoufflé, sur le sommet. Les champs de roche,
400 au sud, se dessinaient nettement sur le ciel bleu, mais sur la plaine, à l'est, une
buée de chaleur montait déjà. Et dans cette brume légère, Daru, le cœur serré,
découvrit l'Arabe qui cheminait lentement sur la route de la prison.

Un peu plus tard, planté devant la fenêtre de la salle de classe, l'instituteur regardait sans la voir la jeune lumière bondir des hauteurs du ciel sur toute la surface
405 du plateau. Derrière lui, sur le tableau noir, entre les méandres* des fleuves fran-
çais s'étalait, tracée à la craie par une main malhabile, l'inscription qu'il venait de
lire : « Tu as livré notre frère. Tu paieras. » Daru regardait le ciel, le plateau et,
au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays
qu'il avait tant aimé, il était seul. ■

un méandre : sinuosité
d'un fleuve, d'une rivière.

Albert Camus, *L'Hôte*
publié dans *L'Exil et le Royaume*, en 1957. Ed. Gallimard